

Ce texte a été publié préalablement dans la « Lettre de la Librairie du Siam et des Colonies » que tient M. François Doré à Bangkok. Il a fait l'objet des numéros 84 et 85 de la série « Les écrivains de l'Indochine ». Les lettres de M. Doré sont envoyées par courrier électronique à ses correspondants. Le numéro 84 date du 11 novembre 2013 et le 85 du 2 décembre 2013. Adresse électronique : <librairiedusiam@cgsiam.com>

François Doré

Jacques Méry (1896-1968)

L'émotion est générale dans toute la petite colonie française de Hué. Et c'est même la panique pour certains. On ne parle que de cela : des Annamites se sont révoltés contre le pouvoir des Blancs et l'on craint de revoir les scènes de massacres déjà vécues en 1908 et 1916...

Sous le pseudonyme de Jacques Méry se cache Bernard Bourotte, qui naît en 1896 à La-Boissière-en-Santerre dans la Somme. Il débarque en 1921 à Saïgon et entame au lycée Chasseloup-Laubat une carrière d'enseignant en Indochine qui durera quarante-quatre ans. Esprit toujours curieux, ses affectations successives au Tonkin, en Annam et enfin au Cambodge lui fourniront sujets à de nombreux écrits, historiques, philosophiques ou encore ethnologiques.

Sa passion pour l'histoire de l'Annam et les recherches des *Amis du Vieux Hué* le conduira à écrire son unique roman, *Cavernes* publié à la NRF en 1931.

Nous sommes à Hué dans les années 20. La révolte gronde, tout le monde soupçonne tout le monde. « Les femmes sont claquemurées chez elles, avec leurs enfants, une autre fait ses malles et encore une autre est allée chez l'épicier retirer son

argent qu'elle y avait mis en dépôt... » Heureusement certains gardent leur sang-froid. Deux hommes vont s'opposer dans la recherche de ceux qui sont à l'origine de la révolte. Tout d'abord Georges Ploban, le journaliste de la gazette locale. Un garçon sympathique, brouillon, rêveur, et pour qui la communauté française de la ville n'est qu'un concile de nullités. Il aime ce pays et « la volupté singulière de cette quiétude que l'on sait pleine d'embuscades, le charme de l'Asie qui vous berce avec déférence en méditant de vous étouffer. » Et puis il y a Beurvrach', de la Sûreté. C'est lui qui enquête et qui recherche le mystérieux grand maître de la conspiration. Pour lui il se cache dans le sud de la province, pour Georges, dans le nord.

Pourtant un soir ils vont partir ensemble vers la Pagode de la Sorcière. Beurvrach' a eu un « tuyau ». La fête annuelle doit y regrouper pendant la nuit la foule des conjurés. Là, au milieu des collines sombres, le long du fleuve mort, soudain des centaines de barques vont apparaître, venant de partout, haubanées, pavoisées. Le renseignement était bon, la foule venait... Sur le premier des sampans, seule, debout, détachée à la proue dans sa tunique couleur d'orange comme une victime ou comme une déesse, une femme se laissait porter. Idole menue, elle redressait, pâlie sous ses cheveux d'algue noire, la grâce d'un visage puéril et fardé. » Beurvrach' la regarda et blémit. Georges l'entendit murmurer : « Elle est très forte.. »

Et c'est ainsi que, petit à petit, l'auteur va nous faire découvrir le merveilleux personnage d'Yvonne Ramiraud, « pas une Annamite, une Eurasienne ». Cette Yvonne, qui d'habitude, « porte ses cheveux coupés courts, qui lui font d'ordinaire une tête de jeune garçon. Elle à qui l'on voyait, dans les rues de la ville, la démarche longue des Européennes aux talons hauts et l'insolence de ses deux petits seins qui tremblaient à peine sous l'étoffe de sa robe chemisier. » Mais ce jour là, « quel instinct, quelle docilité au vêtement annamite lui confèrent à présent les épaules rondes et soumises d'une congai ? »

C'est alors qu'elle va se mettre à danser, devant toutes ces femmes et ces hommes rassemblés. L'attention de la foule s'exalte pour celle qui danse. On l'épie. Mais elle, « elle les nargue, ou plutôt, elle les mate. Elle danse et la danse reprend ; elle prie et tous les fronts touchent la terre. »

Bientôt, devant tout le monde, la jeune fille va se diriger vers Georges et lui offrir une coupe pleine d'eau. Georges alors regarde autour de lui, et éprouve la surprise d'un vaste assenti- ment... « La sensation qu'il éprouvait auprès de cette foule, il ne l'avait jamais connue ; il se sentait agréé par l'Asie, mieux qu'admis : fraternel... »

10 heures du soir à Hué. Georges n'arrive pas à dormir. Les nuits sont fraîches à Hué. Les gens d'en face donnent une réception et font jouer le phonographe : des airs d'accordéon. Georges en a horreur ; ils lui cassent la tête. Et puis, au dehors, des aboiements. « Ces chiens, oh ! ces chiens ! tous les chiens de la ville Et ces crapauds ! Un grillon dans la nuit fait un bruit de cloche... “Boy” crie Georges qui ne peut trouver le sommeil. “Va chercher congai”. Le boy revient. Une femme le suit, vêtue d'une belle robe de soie verte comme un pan de rizière...c'est Yvonne ! »

Et c'est elle qui va nous entraîner à sa suite dans le dédale de la grotte mystérieuse de Phong Nga et les pièges de ses «cavernes», à la recherche du trésor perdu des rois Chams...

*

La deuxième oeuvre littéraire de Bernard Bourotte, publiée toujours sous le pseudo de Jacques Méry, n'est pas un roman, mais plutôt, selon la définition de l'auteur, un « essai », troublant bien souvent.

Capture paraît d'abord en feuilleton dans la revue *Extrême-Asie* en 1926, puis en un volume l'année suivante.

L'auteur, après huit mois de séjour en métropole, repart vers l'Indochine. L'oisiveté à laquelle le contraint le long mois de traversée du paquebot et la tristesse d'une séparation d'avec un être cher vont l'amener à rédiger des sortes de « Lettres à l'absent ». Lettres où il va philosopher en s'interrogeant sur ce qui peut bien attirer l'Occidental vers les rivages enchanteurs de l'Indochine : « Qu'est-ce qui les y séduit, les y capture ? » Mais aussi une interrogation inquiète sur la difficulté d'être et « pour les Blancs et les Jaunes » d'arriver à vivre ensemble et à se comprendre.

Il s'ensuit un long défilé de personnages, des compagnons de traversée de l'auteur, qui représentent chacun un des éléments de la société indochinoise. Installé sur sa chaise longue de pont, Bourotte va s'essayer à un exercice de psychanalyste : « Il n'y a plus que la mer et les gens, des gens à la vulgarité mondaine et volumineuse... »

C'est d'abord la femme européenne, « inutile et orgueilleuse, étonnée, choquée par cette impénétrable Asie qui vient éclipser son propre petit mystère ». Et puis, ne sont-elles pas comme leurs maris, « venus réaliser en Indochine, sous le ventilateur ou le pankha, le rêve qu'ils avaient conçu jadis, au sein d'une petite ville honnête » ? Viendra ensuite un professeur, plein de zèle ; mais « il a la cervelle si remplie de choses littéraires » que notre auteur « redoute pour lui la découverte de l'humble mentalité des petits nha-quê qu'il vient instruire ».

Puis viendra un médecin, un vieux colonial, qui prendra la défense de « ceux qui critiquent la colonie alors qu'ils sont les premiers à en goûter la vie facile ». Pour lui, « le colonial se recrée une âme, troque le petit entendement hérité des instituteurs de la métropole pour une conscience de maître, de chef ». Et il conclura : « L'amour des Jaunes ? Savez-vous toute l'ingratitude qu'ils vous ménageront en échange ? »

Suivra un avocat, « avec une tête en forme de letchi sec ». Selon lui, on ne peut proposer, à ceux qui prétendent vivre pour eux-mêmes à la colonie, que la pipe d'opium.

L'auteur n'est pas d'accord : « Qu'est-ce, je vous le demande, qu'une nuit d'Orient et de fumée, quand, l'ayant conçue selon Boissière, vous ne découvrez dans un bouge que des punaises sous l'oreiller, le clapotis d'un porc en ripaille d'ordures, et sous vos yeux, à la place d'un ami, quelque pauvre être avachi qui se gratte et profère des truismes sur un ton solennel ? », « L'opium, ce n'est pas l'horizon qui s'élargit, c'est un monde feutré qui mollement, avec précaution, se renferme sur soi. »

Enfin viendront deux Annamites, avec qui l'auteur essaiera vainement de trouver « comment refaire un Gandhara magnifique avec l'union de la culture du nha-quê et de celle du colon ». Autant d'efforts vains, et surtout cette incompréhension : « nous jouons tous le même jeu, mais non selon des règles identiques ».

Bientôt, au loin, les tours de la cathédrale de Saïgon, marqueront la fin du voyage, « et de toutes ces séductions dont il ne reste rien, les palmiers, les matins clairs, l'accablement glorieux au soleil de midi... Mensonges ! »

*

Bernard Bourotte et André Malraux

L'amitié qui liera les deux hommes de lettres est bien attestée par une importante correspondance, mais en découvrir l'origine est plus difficile. Peut-être peut-on raisonnablement imaginer que c'est lors des premiers mois de l'année 1924 que le jeune Malraux, assigné à résidence à Phnom Penh en attendant son procès, va rencontrer le professeur d'histoire du lycée de la ville, Bernard Bourotte. André a vingt-deux ans et Bernard, cinq ans de plus. Malraux s'ennuie et, entre ses visites à la Bibliothèque Nationale, il fréquente la petite communauté française, « auprès de laquelle, écrit Walter Langlois, sa vive intelligence ainsi que son franc-parler, avaient fait de lui une des figures les plus connues de la capitale cambodgienne ». L'essai de Bourotte, *Capture*, tentative de l'auteur de « former passerelle entre les Jaunes et les Blancs » n'est pas sans faire penser à *La Tentation de l'Occident* paru en 1926, la même année. Mais pour Bourotte, il faudrait peut-être plutôt parler de « Tentation de l'Orient ».

Et mieux, si certains ont écrit que c'est Malraux qui avait fait publier le roman *Cavernes* de Bourotte par la NRF en 1931, Méry va rendre compte de son admiration pour l'oeuvre du jeune André Malraux, en présentant les vains efforts de son héros, le journaliste Georges Ploban « d'essayer d'être lu par les gens des deux races, de les toucher, de les façonner peut-être... »

Suit cet intéressant passage où Méry dresse un tableau sans concession de la société européenne de Hué et de ses goûts littéraires : « Alors Georges avait publié par fragments dans son journal, *Tentation de l'Occident*. Quand il paru au Cercle, ce furent des huées. On n'avait rien compris aux subtilités de ce Chinois et de cet Européen, discutant de leur énergie, de leur sensibilité, de leurs buts de vie. On trouvait la langue

obscur. Au vrai, les Coloniaux n'ont pas accoutumé de réfléchir sur un texte dense ; il leur faut des phrases savon neuses au bout de quoi rien n'est changé. Beaucoup furent choqués par le nom de l'auteur. » Auteur dont Méry tait pudiquement le nom.

Malgré leur éloignement géographique, leur amitié durera et André Malraux n'oubliera pas son ami Bourotte en donnant son nom de plume Méry à un personnage attachant de ses *Antimémoires*.

Bangkok, 11 novembre et 2 décembre 2013.